

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Les vacances sont terminées. Nos citadins reviennent de la campagne, fatigués, le teint hâlé, malades sous le prétexte de bien se porter, et heureux pour la plupart, de rentrer en ville, afin de se mettre à l'aise. Ceux qui n'ont pas pu aller aux places d'eau, se sont faits griller à l'île Sainte-Hélène ou sur les pointes de la montagne, dans le but de ne pas paraître trop pauvres. Un grand nombre, tout aussi riches que les touristes, ont préféré rester en ville parce qu'ils aiment la bonne nourriture et ne se soucient guère de boire leurs rafraichissements avec plus d'une paille.

Pour jouir d'une liberté complète, durant la saison des chaleurs, il faut s'enfoncer entièrement dans les bois, sur les bords d'un lac inconnu où l'on peut se sentir maître des alentours, crier à tue-tête, s'étendre sur l'herbe, se ficher de l'univers entier sans craindre la visite de l'autre sexe.

Respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la campagne, loin des créanciers, loin des conventions, loin des affaires, être soi-même, exister pour la joie de vivre durant quelques jours, c'est prendre une récréation de nature à détendre le cerveau, à relâcher les nerfs, à donner ses droits à la partie physique d'un être humain. Mais s'astreindre à la quintessence de la vie sociale même en canicule, changer ses vêtements à heures fixes, suivre la mode dans un hameau, se rouler dans la vase en guise de bain, valser jusqu'à épuisement et y perdre ses économies, c'est faire un service trop onéreux pour la courte durée de l'existence humaine.

Pour peu que cela continue, les paysans viendront passer leurs étés en ville. Ici, en juillet et en août, ils jouiront de la tranquillité que leur enlèvent nos citadins en villégiature, et pourront porter leur vieux habits sous aucune crainte.

Car les rôles vont changer bientôt. Dans quelques années, les industriels resteront l'été et l'hiver à la campagne, tandis que les cultivateurs habiteront la rue Sherbrooke, où demeurent actuellement un grand nombre d'habitants—sans calembour.

En attendant, tout le monde s'est remis au travail avec un entrain qui fait présager de bonnes affaires aux fournisseurs de la belle saison.

. Les paroissiens de M. le curé Primeau, à Boucherville, ont célébré, la semaine dernière, le premier centenaire de la fondation de leur couvent et le deux-centième anniversaire de la construction de leur église. Cette fête a été observée par les personnages les plus haut placés dans l'Eglise au Canada. Deux archevêques et trois évêques, ainsi qu'environ cent prêtres y ont pris part. Monsieur le surintendant de l'instruction publique s'était fait un devoir d'y assister. Le supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice, M. Colin, a profité de l'occasion pour faire cadeau au couvent d'une statue de la Sainte-Vierge qui ornera

désormais la niche centrale à l'extérieur de cette institution. M. Z. Aubertin, de Boucherville, a donné à M. Primeau une chape de grande valeur destinée à la célébration des offices religieux.

Il y a eu une messe pontificale célébrée par Monseigneur l'Archevêque de Montréal, à laquelle l'éloquent P. Lalonde a prononcé l'un des plus beaux sermons de sa carrière.

Tout le voisinage de l'église avait été décoré avec goût, et le soir, il y a eu une illumination très bien réussie.

. La mort du Prince Henri d'Orléans, avec son cachet de sombre mélancolie, n'a pas laissé de répandre une très vive émotion dans la presse française. Ce jeune explorateur, qui avait quitté la vie fiévreuse des grandes cités pour s'enfoncer dans l'inconnu, avait prouvé par ses fructueux voyages que la filiation royale n'est pas toujours incompatible avec la force intellectuelle. Il avait parcouru les Indes, escaladé le plateau central, visité le fond de la Chine, abordé à Madagascar, traversé plusieurs fois la presqu'île indochinoise, pénétré jusqu'au cœur d'Abyssinie !

Il n'avait que trente-trois ans. Rempli du désir de se rendre utile à sa patrie, ambitieux, il explorait le fond de l'Orient avec une ardeur vraiment héroïque. Passionné comme tous ses ancêtres, il avait transporté avec lui l'amour de vivre qui hélas ! l'a mordu au foie et a terminé ses jours encore à la fleur de l'âge.

Il est mort à Saïgon, le 8 août. Il était le fils aîné du duc de Chartres et avait vu le jour à Ham, Angleterre, le 15 octobre 1867.

. C'est à qui se rendra le plus aimable au duc d'York et de Cornouailles, qui vient au Canada avec le pouvoir de conférer des titres. Le ministre des chemins de fer, dont le goût pour les chars palais est bien connu, vient de faire construire, pour l'usage exclusif du royal visiteur, une voiture de chemin de fer, telle qu'il s'en voit rarement au monde. C'est un véritable palais ambulante, tout aussi riche que le véhicule particulier du président des Etats-Unis et où Son Altesse ne saurait oublier le luxe de ses châteaux.

Le vapeur *Fronetnac*, sur lequel le duc et la duchesse seront invités à parcourir le haut du fleuve, est l'un des plus jolis bateaux de notre flotte marchande. Rien n'a été épargné pour le rendre aussi parfait que possible sur tous les rapports.

Les gravures que nous publions à ce sujet nous ont été fournies par notre confrère *La Presse*, dont la générosité en circonstances semblables est bien connue.

On dit que l'héritier présomptif du trône va faire chevaliers les maires des cités canadiennes par où il doit passer. Dans quinze jours, paraît-il, notre maire s'appellera sir Raymond et le premier magistrat de Québec aura nom sir Siméon. Nous ne pourrions plus leur donner le titre de *Monsieur* : ils l'auront perdu en acceptant des décorations anglaises. Tout de même, la Couronne britannique, en leur octroyant de si grands honneurs, fera preuve de sympathie pour le Canada.

. Nous publions aujourd'hui les portraits des directeurs de l'Association des détaillants de nouveautés. Ceux-ci font l'un des plus beaux commerces du pays. Tous les jours dans les rubans, les dentelles, la soie, ils deviennent délicats et gentils presque à leur insu. Ils ont l'avantage de voir défiler quotidiennement dans leurs magasins le beau sexe, anxieux d'ajouter à ses grâces et souriant aux commis pour obtenir le plus possible en ne payant pas... trop cher. Très souvent, si le commis à une nature de journaliste, il succombe aux charmes de ses clientes, devient nerveux sous leurs regards, et, dans sa confusion, mesure dix au lieu de cinq verges de ruban. Il en résulte que certains établissements très achalandés déposent leurs bilans. Si j'avais un conseil à donner aux marchands de nouveautés, je leur dirais : N'employez que des

filles derrière vos comptoirs. Désireuses de mieux paraître que les clientes, elles ne diminueront pas les prix et les jeunes gens qui iront faire des emplettes n'oseront jamais exposer leur galanterie à marchander les objets.

ARTHUR BEAUCHESNE.

BONHEUR

Au flanc d'un coteau, ma chaumière,
Un petit ruisseau cristallin
Tournant la meule d'un moulin
Avec la lenteur coutumière ;
Des osiers au bord du ruisseau ;
De temps en temps, barrant sa route,
Une roche énorme se voûte
Pour l'obliger à faire un saut.

Les abeilles ont là leur ruche
Contre le pied du mur fleuri ;
Plus loin, à la source qui rit,
Je vais moi-même emplir ma cruche,
L'oreille pleine du caquet
Du pinson et du troglodyte ;
Ma porte, à personne interdite,
Ne ferme que par un loquet.

Un lierre suit l'arc de mon porche
Ouvert aux passants accablés.
Point de fils de fer barbelés
Auxquels le malheureux s'écorche ;
Mon cœur, comme mon cabanon,
Mes deux mains, ainsi que ma table,
Mon jardinet et mon étable,
Ne surent jamais dire non.

Mon Annette, en robe d'indienne,
File tout le jour en chantant,
Et sa chanson va répétant,
Sans fin, la légende acadienne.
Voilà mon rêve le plus pur.
Qui ne l'a fait ? Mais on se grise,
Et, pour le grand chemin, méprise
La vie en haut, parmi l'azur.

En haut, en haut, sur la colline,
On voit sans nuage les cieux,
Et, du vallon silencieux,
Parmi la forêt qui décline,
Se dresser le clocher, veilleur,
Divin qui sans cesse rappelle
Une vie encore plus belle,
Dans un monde encore meilleur.

Halifax, août 1901.

JULES MARIO LANOS.

SILHOUETTE

Après avoir parlé des chroniqueuses actuelles des journaux canadiens-français de Montréal, il est à propos, ce me semble, d'ajouter un paragraphe pour Attala, Mlle Valois, directrice du "Coin du feu", au MONDE ILLUSTRÉ.

Attala n'est pas, suivant moi, une chroniqueuse comme les autres : sa collaboration est irrégulière. Je dirai qu'elle est une collaboratrice très assidue et sur laquelle on peut compter.

Cette position est précisément celle qui lui convient si l'on tient compte de sa répulsion à publier.

En effet, une certaine timidité la paralyse, une sorte de crainte sans motif apparent la concentre en elle-même, et c'est une contrainte, un effort, chaque fois qu'elle abandonne son manuscrit au prote.

A-t-elle raison ?

Oui et non !

Oui, si elle garde ses œuvres pour les perfectionner sans relâche ; non, si elle pense atteindre l'irréprochable : la perfection n'est pas de l'homme ni... de la femme : hélas !... Oui si la modestie l'oblige au silence, à redouter la gloriole, à fuir un mot d'approbation ; non, si la peur des critiques (acérées, jalouses, injustes, assez souvent) si l'effroi du blâme l'arrêtent.

Dans tout ce qui s'élabore ici-bas, il y a du clinquant, et qui veut le faire sonner le peut sans déployer d'une force extraordinaire.

Ne discute-t-on pas Homère, Bossuet, Racine, Chateaubriand ? Ne critique-t-on pas la Bible ? et sous le même—mais faux—prétexte, n'a-t-on pas flagellé le Christ ?